Marina Tsvetaeva en Savoie

Brigitte Hermann
romancière, historienne d'art

Résumé : Marina Tsvetaeva séjourna au moins à deux reprises en Savoie, où son mari Serge Efron se reposait. En 1930, elle passe l'été avec ses enfants et deux amies dans une maison campagnarde à Saint-Laurent, village situé au-dessus du château d'Arcine, puis durant l'été 1936 avec son fils Gueorgui au château même, à Saint-Pierre de Rumilly, au-dessus des gorges du Borne. Le château abrite une pension tenue par la famille Strangué. La pension accueille des émigrés russes, à demeure ou pour des séjours. Marina écrit, lit, traduit, fait des excursions. Ce texte prend en compte les témoignages directs de ceux qui connurent la poétesse à la pension.

Mots-clés : diaspora russe à Genève, diaspora russe en France, diaspora russe en Savoie, château d'Arcine, Saint-Pierre-de-Rumilly, Saint-Pierre-en-Faucigny, saint Alexis d'Ugine, Ariadna Efron, Gueorgui Efron, Serge Efron, famille d'Ennemont, famille de Gavrilow, Nicolas Gronski, Elena Isvolskaïa, famille Patton, Ignace Reiss, Anatoli Steiger, Natalia Strajesko, famille Strangué (ou Strangé), Anna Teskova.

Le château médiéval d'Arcine, situé en Haute-Savoie à Saint-Pierre de Rumilly [1], se dresse juste au-dessus des gorges du Borne, un torrent qui descend du Grand-Bornand en bouillonnant et débouche par des gorges impressionnantes du Grand-Bornand dans la vallée de l'Arve, la grande vallée glaciaire qui relie Genève à Chamonix. Il fut vendu au début du XX^{e} siècle par le vicomte Louis Rivérieulx de Chambost qui habitait un autre château dans le village, et acheté par un couple d'aristocrates russes fortunés, le comte Cyrille d'Ennemond d'Aurémont de Coiffy de Fresnes et son épouse, née Anne de Gavrilow, qui résidaient souvent à Genève et à Lyon et fréquentaient la Côte d'Azur. Le comte et la comtesse étaient cousins germains. Quelques années plus tard, ruinée par la Révolution russe, la comtesse dont le mari s'était retiré dans un couvent près de Lyon, hypothéqua sans y prêter attention le château d'Arcine en empruntant de l'argent à une société suisse et le loua à son cousin le contre-amiral Pierre Patton Fanton de Verayon.

Photos du château d'Arcine et des villes de Meudon, Vanves, Clamart, Fribourg liées avec la poésie tsvetaevienne :

1. Aujourd'hui Saint-Pierre en Faucigny.

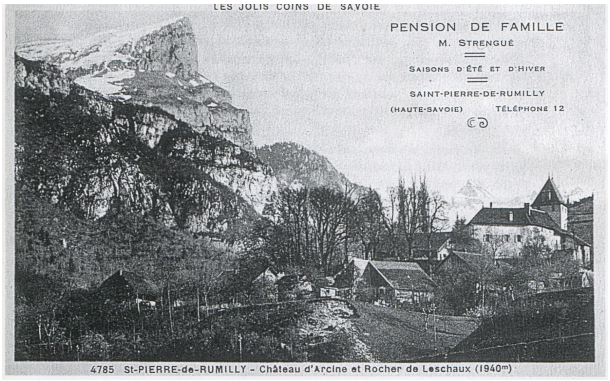


FIGURE 1 – Château d'Arcine : Le château d'Arcine et ses fermes environnantes, carte postale éditée dans les années trente par la Pension Strangué. À gauche, les montagnes qui bordent la vallée du Borne



FIGURE 2 – La pension Strangué : Le château d'Arcine et sa « tour carrée » où Marina séjourna durant l'été 1936 dans la « chambre n°15 »

Le contre-amiral était un héros de la guerre russo-japonaise qui avait été, disait-on à Saint-Pierre, le seul à ramener en entier son croiseur *L'Émeraude* jusqu'en Russie [2]. Au début des années vingt, il décida d'ouvrir une pension de famille dans le château, avec l'aide du régisseur qu'il venait d'engager, Mikhaïl Strangué.

Mikhaïl (ou Michel) Strangué est russe lui aussi, d'origine suisse, né à Kazan. Il est parvenu à quitter son pays juste après la Révolution pour gagner Genève. Son

2. Novibik-Priboï le décrit dans son roman *Port Arthur*. Port Arthur (Lu Shun ou Lychouen), complexe industriel important contrôlé par les Russes, repris par deux fois par les Japonais, fut l'objet d'un siège (1905) sanglant. « L'officier en chef de l'Émeraude, Patton Fanton de Verayon, n'aidait pas beaucoup le commandant. Ce petit gros pensait plus à boire dans le carré des officiers qu'à s'occuper des affaires du croiseur. Bête et ambitieux, il cherchait chicane aux matelots, criait à voix haute et aiguë en se moquant d'eux. L'équipe ne l'aimait pas et le surnommait "Vatai-Vatai" [imitation du français pour "Va t'en, va t"en"]. Le commandant et l'officier en chef n'avaient pas de bonnes relations, car tous deux avaient le même grade, ils étaient capitaines de frégate. »

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

épouse Emma le rejoint un peu plus tard, en 1922, dans des conditions dramatiques, amenant avec elle à Saint-Pierre leur unique fils et dernier enfant Michel, Mikhaïl Mikhaïlovitch Strangué, né à Kazan en 1907. Elle laisse derrière elle leurs sept filles et leurs biens pillés. Emma Strangué est issue d'une ancienne famille de la bourgeoisie suisse, d'Unter-Hallau et Schaffhouse, les Rahm, dont une branche s'est installée à Kazan au début du XIX^{e} siècle pour y fonder plusieurs fabriques, parmi lesquelles une manufacture de tabac et une horlogerie. Sur la proposition de Pierre Patton Fanton de Verayon, les Strangué s'installent donc au château d'Arcine. Le contre-amiral s'est auparavant débarrassé de son encombrante cousine la comtesse d'Ennemont qui depuis longtemps n'ouvre plus les factures, et de sa fille unique, mère de quatre enfants, Marina de Gavrilow qui, à l'exemple de ses parents a elle aussi épousé son cousin germain, Boris de Gavrilow, officier de marine en Finlande. Le malheureux se trouve bloqué derrière le rideau de fer depuis le début de la guerre de 1914. Il ne reverra jamais ni sa femme, ni ses enfants et fondera une nouvelle famille en URSS [3].

La pension russe se fait rapidement connaître dans tous les milieux de l'émigration, principalement à Paris et à Genève, par le bouche à oreille. Elle emploie des Russes, des Suisses et des gens du pays, fournit quatre repas par jour magnifiquement servis sur des nappes et dans de la porcelaine, organise des fêtes et des excursions. Les exilés y retrouvent une atmosphère à l'ancienne, parfaitement orthodoxe. Dans les années trente, le succès est si grand que l'on refuse du monde au château, et que l'on est obligé de louer des chambres pour les pensionnaires dans les maisons et les fermes des environs.

C'est ainsi qu'en janvier 1930, le mari de Marina Tsvetaeva, Serge Efron, dont on a découvert l'année précédente qu'il est atteint de tuberculose, vient de Meudon pour séjourner plusieurs mois à Arcine, se reposer, respirer le bon air et reprendre du poids, sans doute sur la prescription d'une amie russe de sa femme, leur médecin à Paris. Ce long séjour, trop coûteux pour le couple qui est très pauvre et se débat dans des difficultés financières quasi-insurmontables, est payé par la Croix Rouge. Marina reste à Meudon où elle s'occupe de leurs deux enfants.

De la pension russe de Saint-Pierre, Serge entre en correspondance avec le poète Boris Pasternak. Il rêve d'un retour en Russie et a entamé une liaison avec une jeune femme originaire de Kazan, sans doute l'une des demoiselles Alexandroff [4], plus plausiblement qu'avec Véra, l'une des filles des Strangué elle aussi née à Kazan, qui a réussi à revenir de Russie après sa mère, dans des conditions tout aussi rocambolesques. Marina effondrée découvre l'existence de cette liaison au mois d'avril. Grâce à une soirée poétique qui lui a rapporté un peu d'argent, et avec l'aide financière recueillie auprès de leurs amis, elle prend le train au début de l'été en compagnie de sa fille Ariadna, âgée de dix-sept ans, et de Gueorgui dit Mour, son fils de cinq ans, et arrive

3. Dans les années soixante-dix du XX^{e} siècle, les enfants de cette nouvelle famille fondée par Boris de Gavrilow en Union soviétique revint à Saint-Pierre, pour visiter « le château de papa ».

4. Les deux demoiselles Alexandroff, aristocrates originaires de Kazan, étaient pensionnaires permanentes du château, avec leur mère Olga. Il pourrait s'agir d'Élisabeth née en 1896, plutôt que de sa sœur Irène mariée avec Joseph Globa (un sous-officier russe dont on disait qu'il la servait à genoux). Vera Mikhailovna Strangué elle aussi était née en 1905 ou 1909 à Kazan, seule des sept filles des Strangué qui s'était échappée de Russie. Elle épousa par la suite le neveu du contre-amiral Patton Fanton de Verayon.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

dans la jolie gare champêtre de Saint-Laurent, un village niché contre les montagnes au-dessus de Saint-Pierre, et séparé du château par un bois de hêtres et de sapins.

Cette année-là, le château d'Arcine est tellement rempli de monde, écrit la poétesse à son amie tchèque Anna Teskova, que Marina et ses enfants sont obligés de loger, « même pas au village, mais au-dessus du village » c'est-à-dire à Saint-Laurent. Et, ajoute-t-elle aussitôt, captant et décelant déjà les puissances cachées du lieu qui peu à peu s'imposeront à elle : « sans les propriétaires, dans un petit chalet entouré d'une cour gigantesque… tout est vieux, à moitié hors d'usage. Notre petite maison a tout juste cent ans. » Pour un autre correspondant, le jeune poète Nicolas Pavlovitch Gronski [5], elle précise que « dans le jardin il y a un ruisseau ; ce n'est d'ailleurs pas un jardin mais une forêt ou plutôt une taïga : impénétrable. Au-dessus des toisons raides des pins se dresse une pente rocheuse. Toutes les promenades partent — d'en bas, nous sommes le dernier point d'habitation […] » Des orages éclatent toutes les nuits « et les journées sont merveilleuses ». « Troisième orage en deux jours. L'électricité est coupée, j'écris à la lumière douce d'une lampe à pétrole. Mour dort. »

Nicolas Gronski qui a vingt ans de moins qu'elle et avec lequel elle a ébauché une vague idylle amoureuse, lui écrit. Ils s'envoient toutes sortes de choses : des livres, un alpenstock, et même du fil électrique. Marina en effet commence à s'installer dans les lieux et à tisser tout autour d'elle cet arrière-plan poétique et ces relations épistolaires semi-amoureuses qui lui permettent d'entrer en poésie.

Le pays est un des berceaux du romantisme, la vallée de l'Arve a été arpentée par Rousseau, Goethe, George Sand, Wagner, Rodolphe Töpffer, par les peintres William Turner et Ferdinand Hodler. La maison bordée d'un ruisseau, environnée de montagnes et d'une forêt toutes proches comme habitées par les fées, le torrent du Borne qui coule dans la vallée, inspirent sans doute Marina pour demander à Nicolas Gronski qu'il lui envoie un livre illustré qu'elle a vu dans une librairie à Paris : *Ondine* (*Undine*) du poète allemand La Motte Fouqué.

La nature, comme dans ce conte, se montre d'abord aimable : « La saison des champignons a commencé. Il y a des fraises des bois. Le temps est superbe. » Dans le chalet exigu (« une cage de planches ») elle vit isolée du monde avec ses enfants et une amie, Tassia [6] (Natalia Nikolaïevna Strajesko), plus un chien qu'elle a adopté, de ces chiens bergers dont les sourcils roux dessinent deux yeux supplémentaires au-dessus des vrais. Tout est en place pour que le paysage commence à former autour du petit groupe comme un paysage de légende, mi aimable, mi effrayant, doté de pouvoirs magiques. La forêt est aussi peu hospitalière que celle du conte d'Ondine. Ce n'est pas la forêt russe que connaît Marina, ou celle des alentours de Prague, une forêt où l'on peut se promener sous de grands arbres, sur un tapis de mousse, pour y cueillir des champignons. Sous la futaie s'étend un impénétrable taillis de ronciers, d'épineux, de lierre terrestre : avec Tassia et les enfants, accompagnée du « chien-berger-quatre-yeux » qui revêt la stature d'un animal protecteur, elle cueille des framboises « dans

5. Tsvetaéva Marina, Gronski Nicolas, *Cet été-là, correspondances 1928-1933*, traduction du russe et notes de Chantal Houlon-Crespel, préface de Véronique Lossky, éditions des Syrtes, Paris 2005.

6. Natalia Nikolaievna Strajesko.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

des endroits à serpents » (on reconnaît là une expression propre aux gens du pays), jusqu'à avoir « les pieds et les mains en sang » comme une orpheline de conte.

Pourtant, dès qu'elle mentionne le nom de son mari ou de ses enfants à ses correspondants (« S.I. [Serge Iakovlevitch] est à trois km, dans un authentique château du XV^e^ siècle qui abrite à présent une pension russe ») la féerie des lieux s'évanouit momentanément, les difficultés surgissent, la misère obnubile la vision poétique : Serge « est là depuis huit mois déjà — c'est la Croix rouge qui paie. Nous nous voyons presque tous les jours, tantôt c'est nous qui allons le voir, tantôt c'est lui qui vient. Une fois par semaine, nous nous rendons à pied — Alia, Mour et moi — dans le petit bourg voisin, La Roche, au marché, nous faisons les provisions pour toute la semaine. Au village il n'y a ni fruits ni viande. »

La Roche, aujourd'hui La Roche-sur-Foron, se trouve à sept km. On imagine Marina avec les enfants, chargée de sacs, le long de ce chemin difficile où il faut sans cesse monter et descendre. Elle passe « chaque fois devant ce château (je ne sais pas de quel siècle) où vivait un cardinal [7]... Il y a ici trois châteaux, poursuit-elle : celui où séjourne Serge, un autre à côté — celui du comte de Chambos[t] et celui du cardinal [8]. Ils sont tous différents. On trouve des châteaux, des isbas, des maisons moins que tout, et aucune du genre de celles de Meudon — comme si l'on n'en construisait pas. Notre maison a juste cent ans, Goethe y a encore séjourné [9]. »

Ce thème des contraintes matérielles est récurrent chez Marina qui vit dans une pauvreté extrême depuis son mariage précoce avec Efron toujours malade. Leur famille parvient à peine à survivre. Dans les nombreux logements d'où la misère la contraint à déménager souvent, elle mène une vie épuisante, au service d'une maisonnée indifférente, pour laquelle, résume-t-elle, « je suis vaisselle — balai — boulettes de viande. » Elle souffre de ne pouvoir écrire en permanence, de ne pouvoir, faute d'argent, envisager aucun projet, semblable en cela à une autre poétesse aux ailes rognées, elle aussi chargée d'enfants et d'un mari trop faible, Marceline Desbordes-Valmore.

Pourtant, Marina ne cesse de vouloir élargir davantage encore la communauté de ceux qu'elle désire approcher, à les prendre sous son aile, au-delà de ses forces. Elle veut tout avoir. Elle invite Nicolas Gronski à venir séjourner dans la cage de planches, bien que la place manque. « Réfléchissez. Rêvez, lui dit-elle. Des lieux — merveilleux [...] Réfléchissez. Rêvez. » Car même quand s'occuper de ceux qui dépendent d'elle devient trop lourd, pour elle, il s'agit tout d'abord de rêver. Elle a déjà invité Tassia. Une autre amie, l'écrivain Elena Alexandrovna Isvolskaïa [10] s'annonce pour le mois d'août. Les conditions de vie sont plus que rudimentaires : tant pis, on se serrera. Accablée par le ménage, la vaisselle, les lavages, la cuisine pour « un artel entier », elle économise comme elle peut en cueillant des champignons et des baies, en faisant de la confiture. Elle apprend à lire et à écrire à Mour, a des difficultés avec Alia, sa

7. Le château de Saint-Sixt, sur la route entre Saint-Laurent et La Roche.

8. Le château d'Arcine, celui de Chuet où vit le comte de Chambost dans le village de Saint-Pierre, celui de Saint-Sixt. Il y a un quatrième château tout proche sur les rives du Borne, celui de Cohendier.

9. Il est difficile de savoir d'où Marina tire cette information.

10. Elena Alexandrovna Isvolskaïa (1897-1975) fille de l'ex-ministre des affaires étrangères en Russie, « cette femme qui aurait pu devenir une amie, le temps a fait défaut ! » écrit Marina un an plus tard, « s'en va — se marier pour toujours. ».

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

fille adolescente qui commence à se dresser contre elle. Elle descend presque chaque jour à pied à la pension par un raccourci à travers les bois, pour voir Serge dont elle continue à écouter les hésitations, les doléances, les velléités de retourner en Russie, les remords concernant sa liaison. Elle supporte tout, car il est important de rester tous ensemble, dans la chaleur de l'affection.

Autour d'elle, durant cet été 1930, il n'y a pas seulement sa famille et les vivants dont elle s'occupe, qu'elle protège, pour laquelle elle lave et cuisine, mais tout un arrière-plan d'entités invisibles. Dans la famille poétique qu'elle s'est constituée, et qui lui permet de subsister malgré les difficultés matérielles, elle a choisi les plus aptes à s'insérer harmonieusement dans le lieu et le temps où elle se trouve. Il lui faut autour d'elle cette *sabornost,* une communion des saints, qui puisse englober vivants et morts : les vivants, qu'elle voit comme en rêve, et ceux qui sont éloignés ou absents, qu'elle atteint par le rêve. Aux proches se joignent sans difficulté ceux qui sont loin, d'autant mieux quand elle les imagine : il y a bien sûr ses correspondants, auxquels elle écrit une à deux fois par semaine, dont elle reçoit lettres et paquets envoyés pour elle au château d'Arcine, parmi lesquels nombreux sont ceux qu'elle n'a jamais rencontrés. Boris Pasternak écrit d'abord de Moscou puis de Kiev (elle ne l'a rencontré qu'une fois, au cours d'une « non-rencontre »). Nicolas Gronski (qu'elle apprécie surtout à distance et appréciera encore plus après sa mort) lui écrit d'abord de Paris puis du département de l'Isère tout proche où il passe ses vacances. Elle leur parle de la Savoie, elle rêve d'eux, ils lui répondent sur le même ton, et ainsi, elle continue à tendre des fils entre les lieux, les êtres et les instants de sa vie, incorporant des fils nouveaux, de manière à maintenir sa toile, à ne pas perdre pied, à ne pas s'engloutir dans le monde matériel. Mais elle dialogue aussi avec les poètes et écrivains disparus, présents autour d'elle durant ces mois d'été, et qui ont séjourné là avant elle : l'ombre imaginaire de Goethe hante la maison, elle retrouve la présence de Jean-Jacques Rousseau dans la nature environnante et au bord du lac d'Annecy tout proche, dans ses lectures — Rousseau qui « a passé dans ces lieux, toute sa jeunesse », et qui a déclaré que le peuple savoyard est le meilleur du monde. Elle contemple les habitants des villages environnants avec ses yeux et adhère à sa déclaration : « le peuple savoyard est magnifique : poli, entier, droit, bon — comme au temps de Rousseau. » Il y a encore l'ombre de Rilke, bien sûr, en Suisse, de l'autre côté du lac Léman (près duquel Marina a passé une partie de son enfance) dont on devine l'emplacement depuis la terrasse du château d'Arcine et au-dessus de La Roche, à Orange : Rilke avec lequel elle a correspondu quelque temps avant sa mort. Enfin l'ombre tragique de Maïakovski l'accompagne. Le poète vient de se donner la mort au printemps de cette année-là, et elle entreprend de le ressusciter par un cycle de poèmes.

Marina se saisit immédiatement du génie de ce lieu, la Savoie, de ce temps, cet été de l'année 1930, des émotions qu'elle ressent alors, afin de les *prendre avec elle* (une expression récurrente chez elle), de se les approprier et de transporter tout son monde dans une dimension cosmique éternelle, par la poésie et le rêve.

« Mon moyen de communication préféré — le rêve. Le rêve, c'est moi en pleine liberté (infaillibilité), c'est l'air qui m'est indispensable pour respirer. C'est le temps qu'il

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

fait, l'éclairage, l'heure du jour, la saison, la latitude et la longitude, faits miens. Je ne suis moi — que dans le rêve. Le reste est hasard. »

À la pension Strangué, d'où elle répond parfois à ses lettres dans le salon de lecture, l'on vit agréablement. Si Marina aime ce château médiéval, elle se sent mal à l'aise parmi ceux qui l'habitent. Elle a trop l'habitude d'imaginer autrui, posant sur les autres, dira par la suite sa fille Ariadna dans ses souvenirs, le regard du Christ sur le figuier qu'il frappe de stérilité. Ou bien elle « parle de profil » comme le lui reproche le prince Volkonsky, sans vraiment regarder ses interlocuteurs.

Chaque été, la pension est pleine et rassemble émigrés et habitués restés fidèles à leur patrie. Certains y vivent à demeure, logent (ou même s'établiront définitivement) dans les environs. Il est resté dans les alentours de Saint-Pierre plusieurs lieux-dit « chez le Russe ». Les pensionnaires les plus riches participent à des excursions en Suisse ou à Annecy en partageant un taxi, à des soirées musicales, car Mme Strangué qui a suivi les cours du conservatoire de Genève, chante, et l'on joue du piano. Mais la profonde tristesse de l'exil ne demande jamais qu'à affleurer et à se répandre. Venus pour la plupart de Genève ou de Paris [11], les pensionnaires sont des aristocrates, comme le prince Poutiatine [12] ou un portraitiste nommé Tchertov, d'anciens officiers de l'armée blanche, des élégantes, des mannequins pour les grands couturiers de Paris [13], des femmes « exigeantes et difficiles » [14]qui affichent bijoux et toilettes, tâchant de maintenir leur rang. Tous ont un regard peu amène pour l'épouse du charmant Serge Efron, cette poétesse miséreuse aux robes démodées. La pension compte aussi pour résidents réguliers des Arméniens, comme M. Toumanian [15], des juifs comme le docteur Ashkenazi et ses tantes Laïla et Niouta. Quant à Serge, il est à l'aise dans ce milieu et parle beaucoup avec le jeune Michel Strangué, le fils du régisseur.

Le contre-amiral Pierre Patton Fanton de Verayon reçoit les dames avec une merveilleuse distinction. Il cultive des capucines grimpantes et des centaines de rosiers. Le dimanche matin, l'office orthodoxe est célébré en plein air, sous un tilleul auquel sont accrochées les icônes ou bien, quand il pleut, dans une pièce du château donnant sur le chemin. Le prêtre qui séjourne pendant un mois au château pour y célébrer la divine liturgie, accompagné d'un diacre, vient d'Ugine. Il s'agit d'Alexis Ivanovitch Medvedkov qui mourra en 1934 à Annecy, le futur saint Alexis d'Ugine. Les questions politiques qui agitent la pension n'intéressent guère Marina. Elle est occupée, dans son chalet délabré, à écrire un hommage à Maïakovski, et le voit non pas comme un homme de la Révolution, mais comme un poète. De même, elle écrit à Pasternak, non comme à un soviétique, mais comme à un ami. Elle ressent d'instinct que le suicide de Maïakovski, l'un des visionnaires les plus enthousiastes de la Révolution russe,

11. 35 à 45 pensionnaires dans le château, plus tous ceux qui sont logés à l'extérieur et y prennent leurs repas, ainsi que les clients occasionnels du restaurant, selon les témoignages des deux serveuses de la pension, Mmes Yvonne Firsoff et Irène Broisin, que j'ai interrogées en 1996 à Saint-Pierre. Tous les renseignements concernant la pension viennent d'elles.

12. S'agit-il du prince Michel Mikhailovitch Poutiatine (1861-1938), époux de Sophie Sergueinova Paltov (1866-1940) qui fut chargé par le tsar Nicolas II d'organiser les solennités pour la canonisation de saint Séraphin de Sarov ou 1902 ? Ou bien de son fils Serguei Poutiatine (1893-1966) qui épousa en 1917 à Pavlovsk la grande-duchesse Marie de Russie (1890-1958) dont il divorça en 1924 ?

13. Parmi lesquelles une certaine Marina Afanassiev.

14. Comme Nina Maurin née Zarring, ou Mme Kiparissov.

15. Peut-être parent du poète arménien Hovhannès Toumanian.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

marque la fin d'une ère où les artistes avaient pu croire en la possibilité de générer un monde nouveau. Marina espère publier ses poèmes dans *Liberté de La Russie.* Bien loin des idées qui ont cours à la pension, elle partage avec tous les poètes et artistes de la modernité russe ce goût pour le rêve et la fuite dans les airs.

Pour Marina, il est donc impossible de se joindre aux hôtes du château. « Je m'entends mal avec l'émigration russe, car — je ne lui appartiens pas… je ne vis que dans mes cahiers — et mes dettes — et si, de temps à autre, ma voix se fait entendre, c'est toujours la vérité, sans aucun calcul… Je suis absolument seule, et dans la vie, et dans le travail — comme dans toutes les écoles de mon enfance : à l'étranger — "la Russe", en Russie — "l'étrangère" avec beaucoup d'amis que je n'ai jamais vus et ne verrai jamais. Absolument seule — avec ma voix » écrit-elle au mois d'octobre cette année-là [16]. « Mon échec dans l'émigration : je suis un non-émigré, je suis, en esprit, c'est-à-dire par l'air que je respire et par l'envergure — là-bas, vers là-bas, de là-bas. »

Elle apparaît aux autres comme une image indistincte. Ses beaux yeux vert clair ne se remarquent plus. « Une petite femme aux cheveux gris, l'air effacé, discrète » dira d'elle Irène Broisin, qui sert à la pension — un portrait que Marina trace d'elle-même en 1931 : « Alors maintenant, avec mon visage, mes cheveux, tout l'ensemble — couleur de cendre — et effectivement barbouillé de la poussière du poêle, à quoi m'attendre ! Personne n'aime le gris (à l'extérieur !) ».

Vers la mi-juillet, le temps se gâte, la pluie et le froid s'installent. Marina et ses enfants font toujours leurs commissions à pied jusqu'au marché du jeudi à La Roche, passant devant l'énigmatique château de Saint-Sixt, mais désormais sous une pluie incessante. Mour tombe malade, il est au lit avec la fièvre. Il doit impérativement prendre des bains chauds. Marina court acheter pour lui une grande bassine à La Roche avec ses dernières économies et la transporte sur plusieurs kilomètres, elle cuisine sur un réchaud à pétrole, elle récure des casseroles couvertes de noir de fumée, elle renverse l'eau et le pétrole, et se met à désespérer, inquiète pour Mour, d'habitude fort grassouillet, qui maigrit et au bout d'un mois ne se remet toujours pas. Le spectre de la maladie, le souvenir de la mort de sa seconde fille, sont présents. Tout autour d'elle, la nature accuse les traits menaçants de sa destinée douloureuse, sans issue : « les forêts sont humides, pas de sentiers — des ruisseaux, pas de chemins — des torrents. Trop d'eau et pas seulement du fait d'un été pluvieux : la proximité des sommets enneigés. La forêt est hostile, sinistre, un peu comme la taïga — toute de ronces et de lierre impénétrable. Et sous vos pieds — l'eau. » La forêt prend un aspect hanté, à l'exemple de la forêt du conte d'Ondine que traverse le chevalier Huldbrand, tandis que les ruisseaux de Saint-Laurent grossissent et qu'en bas du château d'Arcine gronde le torrent du Borne, devenu énorme, comme habité par le génie des eaux « Kühlborn », l'oncle d'Ondine.

Enveloppée de brouillards, de montagnes dégoulinant d'eau, de torrents, de prés détrempés, de bois aussi impraticables que dans un pays de sorcières, Marina, dans son chalet sombre et humide dont les gouttières recrachent l'eau en permanence, lutte contre les éléments extérieurs déchaînés, la maladie de son fils, les sentiments mêlés de son mari et de sa fille, les siens propres. Et pourtant, chaque jour, elle s'assied

16. Lettre à Nanny Wunderly-Volkart, amie de Rilke, *Vivre dans le feu*, Le Livre de poche, Paris, 2008.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

à sa table pour reprendre forme, incorporer vaillamment tout cela à son écriture et transformer sa vie difficile par le rêve. Elle invoque ceux qui sont loin, réussit à noircir cahiers et lettres, à se remettre à traduire en français son poème *Le Gars* écrit en russe cinq ans plus tôt, et pour lequel Nathalie Gontcharova a déjà réalisé des illustrations, à écrire ses vers à la mémoire de Maïakovski.

Elena Alexandrovna Isvolskaïa rejoint Marina au mois d'août. Elle entre à son tour dans cette « vieille ferme à moitié en ruines, extrêmement pittoresque [...] On me conduisit dans le seul emplacement disponible, une espèce de cellier [...] nous vivions là comme dans un désert, dans un environnement des plus rudimentaires, mais nous étions heureux comme des rois. »

Septembre a été beau, Marina est contente.

Elle continue à se rendre à Arcine, où l'on discute de savoir quel grand-duc règnera dès qu'il sera possible de retourner en Russie. L'admission du pays des soviets au sein de la SDN apporte quelque espoir, mais la collectivisation des terres et l'enlèvement du général Koutepov inquiètent. Les Strangué reçoivent la prestigieuse visite de la grande-duchesse Tania [17], toute de blanc vêtue et à la fin de cet été 1930, le pacifiste Aristide Briand vient de Genève, accompagné d'une délégation de la Société des Nations. Les tables sont dressées dehors, sur la terrasse. On sert des truites du Borne à la polonaise, préparées par le chef. Une dame perd un diamant dans les graviers de la terrasse.

Le 9 octobre, Marina est de retour avec ses enfants à Meudon, dans la tristesse d'avoir dû laisser le chien-quatre-yeux à Saint-Laurent, emportant avec elle le fruit de son travail. « L'été a passé, dit-elle, comme un songe. » [18]

Sur l'impression d'un rêve s'est terminé le premier séjour en Savoie, sur un rêve commencera le second.

Six années s'écoulent, semble-t-il, avant que Marina revienne en Haute-Savoie. Serge Efron quant à lui est revenu plusieurs fois au château d'Arcine. Il s'absente souvent pour de mystérieuses missions, parlant de plus en plus d'un prochain retour en Russie. Alia vit seule à Paris, survivant misérablement, et les tensions entre la mère et la fille se sont accentuées, car la jeune fille commence à préparer activement son propre départ pour Moscou. Marina qui est maintenant une femme usée, aux cheveux entièrement blanchis, ne veut pas que la famille se disloque et craint de quitter la France. Que vont-ils tous devenir ? Cette année 1936 sera décisive.

C'est dans un climat complètement onirique que va se dérouler ce second séjour. La préparation du voyage s'ouvre donc d'emblée par un rêve, comme si toute initiative chez Marina devait être précédée d'une sorte de bain prophétique, préalable à la vie, permettant son déchiffrement ultérieur. Au début de cet été 1936, elle est entrée en correspondance avec Anatoli Sergueiévitch Steiger, un jeune poète lyrique. Né près de Kiev le 7 juillet 1907, il appartient à une famille russe d'origine bernoise. Son grand-père, August Eduard Steiger, était conseiller d'État impérial, directeur de la société russe de navigation à vapeur sur la Mer Noire. Anatoli fait partie du

17. Fille du grand-duc Constantin de Russie, la princesse Tatiana (1890-1979) avait épousé à Genève en secondes noces (1921) Alexandre Korochenzov.

18. *Lettres à Anna Teskova*, Clémence Hiver, Sauve, 2002.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

groupe du poète Georgui Viktorovitch Adamovitch exilé à Paris. Il a rencontré Marina lors d'une lecture poétique à Paris, en 1932. Il a échangé alors quelques mots avec elle. Elle lui a offert son recueil de poésies, mais comme elle a négligé de mettre ses lunettes par coquetterie, elle ne se souvient plus de son visage. Quatre ans après cette rencontre, Anatoli atteint de tuberculose lui écrit depuis le sanatorium suisse de Heiligenschwendi, près de Thoune, où il est en traitement. Il va se faire opérer sous peu. Elle lui répond, il lui retourne alors une lettre de seize pages, où il lui parle de sa vie et lui demande aide et amitié. Aussitôt, de même qu'elle s'était enflammée pour d'autres inconnus et pour Nicolas Gronski (lequel est mort entre temps), elle le prend sous son aile : « Que vous le vouliez ou non, je vous ai déjà pris en moi, là où je mets tout ce que j'aime, sans même l'avoir regardé, je le regarde une fois qu'il est en moi… » et ce 29 juillet 1936, de Moret-sur-Loing où elle se trouve encore avec Mour, sur le départ pour la Haute-Savoie, elle écrit à Anatoli qu'elle a fait un rêve, un rêve qui met en scène leur relation et le séjour à venir à Saint-Pierre :

> « … après-demain, on part, d'abord à Vanves, et après — peut-être — au château, le même dont j'ai rêvé cette nuit — nous y étions, avec vous dans mon rêve.
>
> Nous avions un chien à nous deux, un chien spécial, et c'est lui qui était la cause de tout. J'étais très inquiète, à cause de la blancheur lumineuse de votre visage parmi les autres visages hâlés ; votre visage brillait comme de l'argent et je vous ai reconnu à ce scintillement. Ce château se trouve dans les montagnes et de là-bas, il sera plus facile pour moi d'être votre amie (le château est très sombre, en pleine forêt de sapins — c'est pour cela que votre visage brillait ainsi). »

Le château qu'elle voit en songe, c'est bien sûr celui d'Arcine, où elle va séjourner durant le mois d'août, et le chien d'allure psychopompe, est un souvenir du bien-aimé chien-berger-quatre-yeux.

Elle prend le train en compagnie de son seul fils Mour qui a maintenant onze ans. Cette fois-ci elle arrive à Saint-Pierre, délicieuse petite station touristique, avec ses trois hôtels alignés auprès de la gare, ses cafés le long des promenades ombragées, son service de taxis et de cars qui convoient, sous les grands arbres, le long des lavoirs et de chemins champêtres, les touristes à destination d'Entremont, du Petit et du Grand-Bornand, mais aussi des nombreuses petites pensions de famille de la région. Sans doute sont-ils accueillis à la gare par la voiture de la pension Strangué qui vient chercher ses clients et leurs bagages, tirée par le cheval Tommy, conduite par « Natole », Anatole Mallinjoud, un domestique à la date de naissance incertaine, ou bien par l'auto acquise cette année-là par Michel Strangué. Marina est attendue avec Mour au château-même : on l'installe dans la minuscule chambre N° 15, la moins chère, sans eau, sans électricité, au dernier étage de la tour carrée. Marina paie très peu pour cette « petite chambre que personne n'apprécie, qui ressemble à une grotte, avec une très petite fenêtre, qui est trouée dans l'épaisseur du mur. Le plancher est en pierre, en *pierre de taille*[19]— et ici, je suis au comble du bonheur, c'est-à-dire, j'écris

19. En français dans le texte. Lettre à Ariane Berg, *Pisma M.Tsvetaevoi k Arianie Berg*, Ymca Press, Paris, 1990.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

tous les matins ! » Elle y est seule, et surtout, elle n'a à faire ni cuisine ni ménage. Aussitôt son esprit s'envole par la fenêtre, le château devient sien, et c'est le paradis. De là-haut, de sa tour, n'ayant au-dessus d'elle que le grenier où sèche le linge, elle voit la belle montagne du Môle et ses alpages veloutés, la bourgade de Bonneville où elle se rend parfois, la vallée de l'Arve, elle entend couler le torrent bordé de moulins qui longe le château, et le Borne en contrebas, qu'enjambe le Pont du Diable, elle entend frissonner les peupliers, craquer les sapins et les frênes dans le vent, elle rêve, elle écrit, elle traduit Pouchkine. Au-dessus des polémiques et des conversations mondaines, son regard vole jusqu'aux sommets des montagnes qui élargissent la Savoie aux dimensions du monde.

« Elle écrivait toute la journée », témoigne la douce Mme Broisin qui lui monte chaque matin son broc d'eau chaude pour sa toilette, « elle ne parlait pas aux autres. »

> « Je t'embrasse avec tout l'horizon
> D'un regard sur les monts qui s'étirent,
> Je te distrais et te parle au fond
> Pour que tu dormes, que tu respires.
> [...]
> Par la Savoie et par le Piémont,
> Tant pis pour la fatigue des reins,
> C'est de tout le bleu de l'horizon
> Et de mes deux bras que je t'étreins. »

À nouveau, nous la voyons prendre possession des lieux pour les mythifier, à nouveau elle construit une relation avec les êtres éloignés (Anatoli Steiger et tous ses autres correspondants), avec Droug, le chien de la pension et le cheval Tommy, avec les livres et la poésie. Michel Strangué « le fils du maître de maison (celui qui écrit sur Radichtchev — mon ami du point de vue intellectuel) », lui prête deux volumes d'Alexandre Dumas et *Gösta Berling* de Selma Lagerlöf, dont la lecture la transporte. Mais de Michel Strangué [20], un être bien vivant qui a maintenant vingt-neuf ans, qui a approfondi son amitié pour Serge Efron, elle ignore tout. Elle ne voit rien de ce qui se trame autour d'elle. Elle sait que comme Serge, Michel Strangué ne rêve que de sa patrie, bien qu'il ait été élevé au collège de Thonon puis ait fait des études d'histoire à la Sorbonne. À peine a-t-elle remarqué que dans la seconde partie des années trente, sous l'influence de Serge et de Michel, l'opinion a basculé au château : peut-être est-il plus réaliste de rester fidèle à son pays qu'à une dynastie impériale disparue. Que son mari Serge Efron soit membre de la loge maçonnique parisienne Gamayoun [21], qu'il dirige l'Union pour le rapatriement des Russes et qu'il ait fait de Michel Strangué, déjà depuis trois ans, « l'un des meilleurs agents de l'INU, la section étrangère du

20. Michel Strangué, né en 1907 à Kazan. Il retourna en URSS en 1945 et mourut à Moscou en 1968. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques, parmi lesquels en français, son nom étant orthographié Mikhaïl Mikhailovitch Strange, *La Révolution française et la société russe (1789-1794)*, Moscou, éditions en Langues étrangères, 1960.

21. Loge dont il sera chassé après l'enlèvement du général Koutepov en 1937. « Gamayoun » est le nom d'un oiseau mythique évoqué dans un poème d'Alexandre Blok.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

NKVD » [22], Marina ne sait rien. Efron cependant, pris dans une nasse, avouera-t-il à sa fille, travaille avec les services secrets soviétiques, recrute clandestinement pour les brigades internationales en Espagne [23], organise depuis Arcine un réseau d'espionnage jusqu'en Suisse.

Mour, quant à lui, s'occupe tout seul. C'est « un garçon poli, mais turbulent et difficile. Il descend sur la rampe en glissant et siffle faux. » De la chambre N° 15, au sommet de la tour, face aux montagnes, la correspondance avec Anatoli Steiger se poursuit, s'élance dans les airs. Anatoli semble tout proche. Par sa lucarne, Marina voit en se penchant sur la gauche, la plaine genevoise : « Avec vous, ce que je veux, c'est seulement cela. Cette chose sans nom : pas le rêve éveillé, mais le rêve dans le rêve. Entrer avec vous dans un rêve et y vivre. » Ni le temps, ni les distances n'ont plus cours : « ... Entre votre pays et le mien, il n'y a que 25 verstes. Envoyez-moi des cartes de votre Heiligenschwendi et moi, je vous enverrai après les miennes ... » Elle écrit pratiquement tous les jours. Le château (« mon château ») grandit et s'élève, ne connaît plus de limites, elle y a pris Anatoli avec elle. « 11 août, mercredi : Aujourd'hui, je me sens comme mon château où vous habitez. C'est désert, immense, sûr ; cela vous embrasse de partout — mais l'étreinte est si spacieuse ! Et combien d'espace vous avez là ! Et vous pouvez passer partout, et il n'y a pas de pièce interdite, et au-dessus de tout cela, il y a le grenier, énorme, vaste, désert et sonore, avec sa voûte gothique de navire, au-dessus de laquelle il y a une autre voûte et encore plus haut — les cloches [24]. Qui ne sonnent jamais. Et elles sonneraient toutes seules... » Dans ce lieu irréel, tout devient signe, tout devient événement à déchiffrer : « 13 août 1936... Hier, en errant au grenier du château (qui est énorme), j'ai trouvé des photos. Je me penche : le lac de Thoune, et deux jeunes hommes. Et la signature : C. Steiger. C'est votre père ? » Et le château de continuer à l'occuper, énorme corps englobant, projection de son amour pour Anatoli : sur une carte postale représentant Leningrad, un pont sur la rivière Fontanka 14 août 1936, vendredi... Dans le château, ce que j'aime le plus, c'est la cuisine, avec les voûtes et les grilles, et le grenier. Le premier endroit est le plus chaud, les chaudières bouillent jour et nuit, le deuxième endroit est plus froid : le jour et la nuit, il y a le bruit des arbres et des torrents là-haut et peut-être est-ce le bruit des époques passées. J'habite ici toute seule, sans personne, bien que les gens soient nombreux, ils sont quarante. Ils vont souvent à Genève d'ici, c'est-à-dire en Suisse, ce qui me dérange à l'intérieur de moi, mais je ne suis pas envieuse, et en fin de compte, je sais que la distribution de tous les biens est juste : aucune automobile ne se compare avec la force de mon rêve. Je regrette simplement que je ne sois pas avec vous maintenant...

P.S. En haut, au-dessus du château, habite une tireuse de cartes, toute seule dans le moulin abandonné. C'est tentant, mais cela fait peur. Et c'est un peu indigne. Et plutôt, *je n'irai pas*. Si elle est vraiment tireuse de cartes, c'est *elle* qui doit venir me voir. »

22. P.F.de Villemarest, *Les Pourvoyeurs du goulag*, Genève, Famot, 1976, t. II.

23. Yvonne Firsoff, serveuse à la pension, qui est allée au cinéma avec son mari Dimitri, le verra paraître dans un reportage d'actualités présentant la guerre d'Espagne. Le château abritera pendant la guerre des réfugiés espagnols.

24. Il n'y avait pas de cloches dans le grenier du château d'Arcine.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

Les habitants de Saint-Pierre vont volontiers consulter cette paysanne âgée qui vit tout près, au lieu-dit « chez Chatton » (en patois pour « chez Suatton »), sur le ruisseau d'un ancien moulin — car les meuniers ont des pouvoirs magiques. Elle ne se contente pas de prédire l'avenir, mais aide ses consultants en priant pour eux, ce qui va peut-être hâter la décision de Marina d'aller la voir.

Durant ces jours-là, les signes se multiplient autour de Marina. Le château se prête à son rêve éveillé. Elle recueille tout ce qui advient, entrant dans une sorte de pratique magique, écoutant, regardant, interprétant. Elle tâche d'adhérer à l'aimé, s'applique à le suivre mentalement, provoque sa présence par toute son attention et son activité. Le 14 août, elle escalade une montagne, cueille et mange pour lui des noisettes, lui fait offrande de cyclamens des bois qu'elle contemple en lui écrivant : « Hier, j'ai grimpé sur une haute, haute montagne pour chercher des noisettes et des cyclamens. Vos noisettes — je les ai mangées — cela vous est interdit maintenant, et vos cyclamens sont devant moi, dans un verre. » Elle discerne des signes : « Et hier soir, quand la propriétaire du café dans les montagnes a prononcé le mot "Berne"… je me suis retournée tout de suite, comme si quelqu'un m'avait appelée. »

Du 16 au 17 août, ensorcelée par l'ambiance qu'elle a suscitée, elle commence à écrire ses *Poèmes à l'orphelin*. Entourée par les ombres de Pouchkine, qu'elle traduit, de Goethe qui s'est inspiré d'un *Faust* populaire qu'elle annote, évoquant Rilke et à nouveau, La Motte-Fouqué, elle cherche à entraîner Anatoli avec elle et suggère que tous deux disparaissent, se dissolvent dans le corps même du château, qu'ils remontent ensemble le temps : « 17 août, lundi. Je voudrais être avec vous sans personne, toute seule dans l'immensité du ventre de ce château… Tu veux ? Et je sais. Que tous les gens, qui habitaient autrefois dans le château, toutes les jeunes dames, tous les jeunes garçons (dont j'ai volé les portraits pour toi, je te les enverrai bientôt) tous auraient voulu venir nous voir, attirés par la pureté et la chaleur ; et tous les grands-pères et les grands-mères en bonnets nous aimeraient, et enfin nous serions passés (inaperçus) à l'intérieur des murs avec eux, et les autres en arrivant, n'auraient trouvé personne… » Poétique et effrayante proposition qu'elle réitère, avec sa pressante invitation à venir au château.[25] Ou bien, propose-t-elle, ils pourraient se rendre à Annecy et remonter le temps jusqu'à l'époque de Rousseau : « là-bas, il y a un lac merveilleux et des bâtiments de rêve, et tout, et nous-mêmes — il y a deux-cents ans … » et le lendemain elle note : « Hier soir, on dansait dans la grande salle du château. D'abord, c'était vos danses, après, les nôtres… »

Mais Anatoli ne répond pas, et les entrailles de mère et d'amante de Marina souffrent mille angoisses. Dix jours de silence : elle croit au pire. Chaque matin, elle guette l'arrivée du courrier, en vain. Le samedi 29 août 1936, à trois heures de l'après-midi, elle se trouve dans une telle détresse morale qu'elle se décide à faire prendre corps à son rêve, non pas consciemment, mais de manière quasi-somnambulique, en se laissant guider par le hasard. « Après avoir contourné le château qui fait la sieste, je passe à côté des chiens endormis, par une chaleur si effroyable que les sapins en crépitent

25. Il est intéressant de noter qu'au château d'Arcine, une légende tenace entretient la croyance en la présence, dans les murs, d'une ou plusieurs personnes emmurées. Lors de travaux effectués dans les cuisines dans les années 1960, les propriétaires du château ont effectivement découvert des ossements. Marina devait connaître la légende, ou bien l'a devinée.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

comme si on les faisait frire, je marche avec mon livre je ne sais où, c'est-à-dire, je sais à peu près que je vais arriver près du banc d'en haut du chemin de Saint-Laurent. Et tout d'un coup, je comprends que je vais chez la tireuse de cartes. Mais pour cela, il faut trouver les rochers où elle devrait habiter. Il y a beaucoup de rochers — en haut, en bas, lointains, proches — où ? Je vois d'en haut un groupe de pierres — ce n'est pas là, pas de maison, et en bas — et en sachant très bien qu'il faut monter, je descends. Trois grosses pierres, en bas, le Borne (c'est écrit sur le pont : Le Borne. *Der Born, Oheim Kühleborn, Undine*[26]). Ce n'est pas ce que je cherche. Je retourne par le sentier jusqu'à la route qui monte rapidement (elle grimpe le long du torrent qui dégringole de Saint-Laurent et alimente les vieux moulins, le long du château). Je grimpe à côté d'une maison isolée [...] Je m'arrête devant une muraille qui n'est pas très haute et j'entends vaguement une voix masculine : "En voilà encore une qui..."[27] Et cette une, elle porte une robe bleue démodée et elle a les cheveux blancs ! Et elle grimpe comme une chèvre.) Alors, je trouve un trou dans la muraille, je monte encore, je marche dans la forêt ; je grimpe et je sens : c'est là ! Mon cœur bat très fort (je l'entends dans mes oreilles) ... mais c'est plutôt agréable, sans étouffement, c'est de l'excitation pure... Presque en haut, je retrouve le sentier, mais je me décide à continuer de grimper directement. Ça y est. Ce sont juste les rochers. (Je transpire, et la sueur sèche. J'ai goûté une goutte, elle est salée comme une larme. Le sang est aussi salé. Il est impossible pour un être humain de vivre dans la gaieté.) »

Perdue parmi cette jonchée de rochers de l'ancienne moraine du glacier de l'Arve sur laquelle poussent des sapins, elle continue à grimper. « Je marche entre les rochers qui se transforment de temps en temps en escalier. Hauteur, lointain, le Borne en bas — rien et personne [...] Je marche cinq minutes sans voir quoi que ce soit entre les rochers et les sapins — et tout à coup, je vois une maison. C'est une vieille ferme. Je passe une porte (fermée), une autre aussi fermée, une troisième... tout cela, dans des constructions différentes et la quatrième porte est ouverte. Tout est noir à l'intérieur. Dans l'obscurité, une très vieille femme au visage rond et vermeil repasse paisiblement, comme une fée ayant pris les traits d'une autre.

— Bonjour, Madame... On m'avait dit, pardonnez-moi si je me trompe... C'est bien vous, la tireuse de cartes ?

— C'est moi, c'est moi, entrez, Madame. (Il y a dans sa voix le calme de celle qui sait, et dans la mienne, l'inquiétude d'une ignorante). »

Et comme dans un conte où tout se déroule avec le plus grand naturel, Marina entre dans le vieux moulin et voit les cartes sur la table.

« — Les autres m'avaient dit que vous tiriez très bien les cartes... je suis venue comme les autres.

On entre dans la salle à manger, on s'assoit. Je vois les cartes sur la table.

« — Je viens de commencer un très beau jeu de cartes. Ça vous portera chance...

26. En allemand dans le texte. Nouvelle allusion à Ondine et à son oncle l'ondin Kühleborn.
27. En français dans le texte.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

— Madame, avant de commencer à tirer les cartes pour moi (j'implore, et je sens que je peux faire peur, car on ne demande comme cela que les choses interdites) … Je voudrais vous demander : est-ce que vous pourriez aussi tirer les cartes pour un absent ?

Son visage change insaisissablement.

— Mais ce ne sera pas pour rire ? Je n'aurai pas d'ennuis ? Ça ne sera pas pour se moquer de moi ?

— Non, c'est très sérieux. C'est lui qui le veut, et il le veut très sérieusement. D'ailleurs, il ne se moque jamais. »

…

— Ça, c'est pour vous, ou pour l'absent ?

(Moi, désirant recevoir tout la première, je ne sais quoi).

— Ça, c'est pour moi.

— C'est comme ça qu'on brasse (elle le fait trois fois). Ensuite, vous coupez. (Je répète). Les cartes sont lourdes et glissent mal. Je coupe.…

— Oh, non, non ! Je n'ose plus y toucher !

Je ne raconte pas mes cartes. »

Pour l'Absent

— Comment c'est, son petit nom ?

Je le dis. Elle répète.

— Il y a beaucoup de jeux — car ce n'est pas le même jeu. C'est le grand cours des jours.

Le Grand Cours des Jours.

… Fatigué, voyagé, souffrant. Des parcours dans des hôpitaux. Voilà la lettre des grandes surprises ! Il est guéri en ce moment. Tout c'monde ! Tout c'monde ! Il a très souffert, c'est un brave garçon, un très bon garçon. Il a eu beaucoup d'argent, ça lui reviendra un peu, il est très intelligent. Voilà la lettre ! Ça baisse un peu, la maladie ; il est très nerveux. Il aime beaucoup une dame (et d'un ton déterminé :) il vous aime beaucoup, et vous l'avez vu — il y a bien dix mois — il y a dix cartes — ou c'est y a dix ans ?

Il vous est cher, il est parent avec vous. Il avait beaucoup maigri, mais il a un peu repris. Le cher petit. L'as de cœur. Il a une très bonne conduite, c'est le bon garçon. Très bon.

Il a été délaissé de tout le monde, vous êtes venue vers lui — il était bien en danger — il est hors de danger. Pas de mort — il l'aurait désirée passé un moment. Non ! Non ! Non ! Ce n'est pas la mort… Il lui reste encore de beaux jours à vivre.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

C'est quelqu'un qui vous aime, c'est un parent, c'est comme votre fils. Ne me dites rien, ne me dites rien !

— Voilà la lettre ![28]

(Ce retard, cet homme, cet ami fidèle…) Je l'ai à côté de vous. Mais c'est lui, le petit valet de cœur ! … »

Marina note mot à mot ce que lui dit la cartomancienne. Éperdue de reconnaissance, elle demande à la fin de la consultation :

« — Vous avez bien tout dit ?

— Il ne faut pas tout dire. Il y a des choses qu'on doit garder. Il ne faut dire que le trois par trois. Trois par trois. Je vous en ai déjà trop dit.

— Alors, vous avez bien fini ?

— Bien fini, et ne vous mettez pas en peine : il guérira. »

— Alors, vous ne direz plus rien ?

— Chère dame, je vous en ai dit long.

— Alors, c'est moi qui vous le dirai : il est dans un hôpital, il vient d'être opéré, il ne m'écrit pas, je ne connais pas ses parents… et je n'ose pas trop souvent lui écrire — et je ne sais rien sur lui — et c'est pourquoi je suis venue — vous demander à vous — qui savez […]

— Pauvre gars ! Je le savais : *j'étais à côté.*

— Qu'est-ce que je vous dois ?

— C'est toujours ce qu'on veut. Je suis toujours contente.

Je donne.

— Oh, c'est trop, c'est bien trop ! Vous allez être gênée !

— Prenez, vous m'avez fait beaucoup de bien. »

La cartomancienne dit, de manière énigmatique :

« — Il y a beaucoup de jeux. C'est le premier. Et j'aurai beau ne pas vous reconnaître — quand vous reviendrez— il en vient tant ! Je vous reconnaîtrai à votre jeu. Vous aurez beau avoir un grand manteau blanc et avoir les cheveux arrangés par le coiffeur, et être maquillée, je vous reconnaîtrai à vos cartes. Ça sera toujours le second jeu. J'aurai beau vous oublier, comme j'ai oublié vos cartes — les cartes me diront. Il y a le grand cours des jours. Il y a le cours des jours — qui vont et viennent. Il y a le trois par trois. Et tant d'autres encore…

[…] On se dit adieu.

28. D'après les témoignages des habitants de Saint-Pierre, les expressions de la cartomancienne sont exactes. En particulier, elle disait toujours, pour annoncer une correspondance à venir : « Voilà la lettre ! »

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

— Je reviendrai. Je reviendrai pour faire mon second jeu, *nos* seconds jeux.

— Soyez heureuse, chère dame, et tâchez de profiter un peu, et grand merci à vous.

Ce fut noté chez elle, mot à mot. 29 août 1936, dans les rochers au-dessus de Saint-Pierre, samedi, à trois heures de l'après-midi. »

La cartomancienne a-t-elle vu la destinée tragique de Marina qui est en train de se nouer, ce à quoi s'occupe alors son mari Serge Éfron, ce qui va advenir de leur famille dans les trois années à venir ? Pourquoi reconnaîtra-t-elle son jeu infailliblement ?

Le surlendemain, Marina reçoit une lettre d'Anatoli et sa joie est telle qu'aussitôt elle lui répond, le submergeant de son amour exubérant. Il est son fils et sa colombe, elle l'emmènera à Paris, le guérira, le logera, le nourrira, elle empruntera de l'argent à une amie, elle fera tout pour lui, il lui suffit de dire oui.

Le 2 septembre 1936, elle approche encore un peu plus de lui en participant à une excursion à Genève d'où elle lui envoie un paquet (sans doute les portraits trouvés dans le grenier) et une carte postale représentant la rade et le jet d'eau. Et la relation de cette toute simple excursion en voiture, avec Mour et les Strangué, est encore notée sur le mode onirique : le groupe se perd à Genève, revient à nuit noire, Marina passe en fraude un briquet qu'elle glisse dans sa robe et qui lui brûle la peau, la pleine lune se lève sur la vallée de l'Arve, lui apparaissant comme l'expression même de la solitude, un chat manque se faire écraser dans l'ombre, des branches d'arbres lui caressent le visage à l'arrivée au château. Désormais, livrée entièrement à son rêve, sans plus aucun garde-fou, elle laisse tout agir directement en elle comme signe du destin. Les lames de son jeu s'abattent autour d'elle. Elle sent qu'elle est incapable d'approcher Anatoli pour de bon, et lui réitère pourtant son invitation à venir en Savoie. Il la décline. Elle veut demander un visa pour la Suisse afin de lui rendre visite à Berne. Il l'en dissuade et répond qu'il lui a écrit parce qu'il s'ennuyait au sanatorium. Le 11 septembre 1936, il décide d'arrêter cette correspondance. Il ira à Paris rencontrer le poète Adamovitch qu'il admire.

La première neige est tombée sur le sommet des montagnes. Le bel été est fini. Marina s'est un peu plus effacée de la vie réelle, elle s'est un peu plus avancée vers sa destinée solitaire. Durant le dernier jour passé dans son cher château d'Arcine, le 16 septembre 1936, elle écrit à Anna Teskova : « . . . Je suis reconnaissante pour tout cet été, pour les soucis et les rêves, pour ce moment de vérité. . . J'ai cru que quelqu'un avait besoin de moi comme du pain. Il s'est avéré qu'il n'avait pas besoin de pain, mais d'un cendrier plein de mégots : non pas de moi, mais d'Adamovitch & Co. » Elle joint un poème, souvenir d'une ultime promenade à Saint-Pierre, de l'ultime arpentage d'un lieu qu'elle ne reverra plus, tentative de laisser quelques traces de son passage, mais des traces légères, volontairement inscrites dans ce qui est voué à disparaître et à reprendre vie éternellement.

> « Les Montagnes, leur tiare enneigée —
> Offrent un cadre — à ce visage menacé.
> Aujourd'hui, dans le lierre, j'ai tracé —
> Une raie sur le granit du château.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

[...]
Aujourd'hui, par tous les chemins,
J'ai poursuivi les cimes des sapins.
Aujourd'hui, comme un enfant,
J'ai pris une tulipe [29] par le menton. » [30]

La porte de la chambre N° 15 se referma, les bagages furent bouclés. Elle s'assit peut-être quelques instants, descendit une dernière fois l'escalier de pierre, eut un dernier regard pour le Môle, et disparut.

Quand Anatoli Steiger vint rendre visite à Marina à Paris, la réalité de sa personne ne pouvait plus être que déception. « Tout ce qu'il y a d'humain en lui se résume à ses quelques poèmes ; après cela il ne reste rien, on voit briller le fond », écrit-elle à son ami Ivask, le 25 janvier 1937. Ils ne se reverront plus.

Durant l'année 1937 Marina achève de traduire en français les poèmes de Pouchkine, prépare le départ de sa fille qui, dans une apparente indifférence qui brise le cœur de Marina, s'apprête à quitter la France pour l'Union soviétique. Au mois d'octobre, Serge Éfron, compromis dans l'assassinat d'Ignace Reiss organisé à Lausanne depuis Arcine, s'enfuit précipitamment à Moscou, tandis que Marina subit l'interrogatoire de la police française à Paris.

Après avoir passé deux ans à survivre dans une profonde misère, privée de son mari et de sa fille, Marina prend le bateau au Havre avec Mour pour les rejoindre. Le 18 juin 1939, elle arrive à Moscou et les terribles épreuves commencent. Sa sœur Anastasia a été internée dans un camp, Alia est arrêtée, incarcérée et torturée à la Loubianka puis Serge à son tour. Ballottée dès lors ici ou là avec Mour, persuadée qu'elle est devenue trop encombrante pour lui, elle se donne la mort le 31 août 1941. Une semaine après, et comme en écho à sa disparition, le château d'Arcine est endeuillé par la mort du contre-amiral Pierre Patton Fanton de Verayon, qui est enterré à Saint-Pierre. En octobre, Serge est liquidé.

Trois ans plus tard, Mour est tué sur le front et Anatoli Steiger s'éteint à Berne. Les demoiselles Ashkenazi qui séjournaient au château ont été déportées. La pension russe d'Arcine ferme. Sur l'insistance d'Emma Strangué qui se languit de ses six filles laissées en URSS et de son fils Michel qui a voulu y retourner après la guerre, les Strangué tentent le tout pour le tout et partent pour Moscou. Ils ne revinrent jamais en Savoie.

Le château entra en dormance. À Saint-Pierre, les montagnes étaient toujours là, et le lierre sur le granit, et les torrents, et les rochers, et les framboises et les cyclamens, et les noisettes de l'été. Tout ce que Marina avait vu, aimé et goûté attendait son retour. Le moulin qu'habitait la cartomancienne prit feu et disparut dans un incendie. Puis le château fut mis en vente. Des étrangers vinrent le visiter. Tout avait été vidé, les meubles vendus et dispersés, et des habitants d'autrefois, rien ne restait plus, comme si la parole de Marina pouvait alors s'accomplir : « enfin nous serions passés (inaperçus) à l'intérieur des murs avec eux, et les autres, en arrivant, n'auraient trouvé personne. »

29. Ou plutôt, au mois de septembre en Savoie, un colchique.
30. *Lettres à Anna Teskova*, op. cit.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

Elle avait traversé les murs, ayant rejoint pour de bon ce monde sans limites ni frontières, ce monde rêvé par-delà les souffrances et la mort, qu'avec elle nous ne cesserons de parcourir par le miracle de sa poésie.

Bibliographie

Tsvetaeva, Marina (2008), *Vivre dans le feu, Confessions*, traduction du russe de Nadine Dubourvieux, édition de Tzvetan Todorov, Paris, Le Livre de Poche.

Tsvetaeva, Marina, Gronski, Nicolas (2005), *Cet été-là*, correspondances 1928-1933, traduction du russe et notes de Chantal Houlon-Crespel, préface de Véronique Lossky, éditions des Syrtes, Paris.

Tsvetaeva, Marina (2003), *Lettres à Anna*, Paris, éditions des Syrtes.

Pisma M. Tsvetaevoi k Arianie Berg (1974), Paris, Ymca Press.

Hermann, Brigitte, « Le château d'Arcine à Saint-Pierre de Rumilly au début du XXe siècle : un foyer russe en Savoie », in *Échanges et voyages en Savoie*, Actes du XLe Congrès des sociétés savantes de Savoie, Saint-Jean de Maurienne, 2004, p. 299-309.

Hermann, Brigitte, « Un foyer de l'émigration russe au château d'Arcine (1907-1948 », in Pierre Michel Pessey, Borrel (2003), *Les Clefs de Saint-Pierre*, Association d'histoire locale, Saint-Pierre en Faucigny.

Hermann, Brigitte, « Une poétesse russe en Savoie, Marina Tsvetaeva », *La Revue Savoisienne*, Annecy, Académie Florimontane, 1997, pp 109-133.

Hermann, Brigitte, « Entretiens avec Madame Irène Broisin et Madame Yvonne Firsoff, Saint-Pierre-en-Faucigny », in *Sous-Cornillon*, revue historique locale.

Kunzi, Daniel et Huber, Peter (1990), L'Affaire Reiss, Lausanne, L'Age d'homme.



Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652